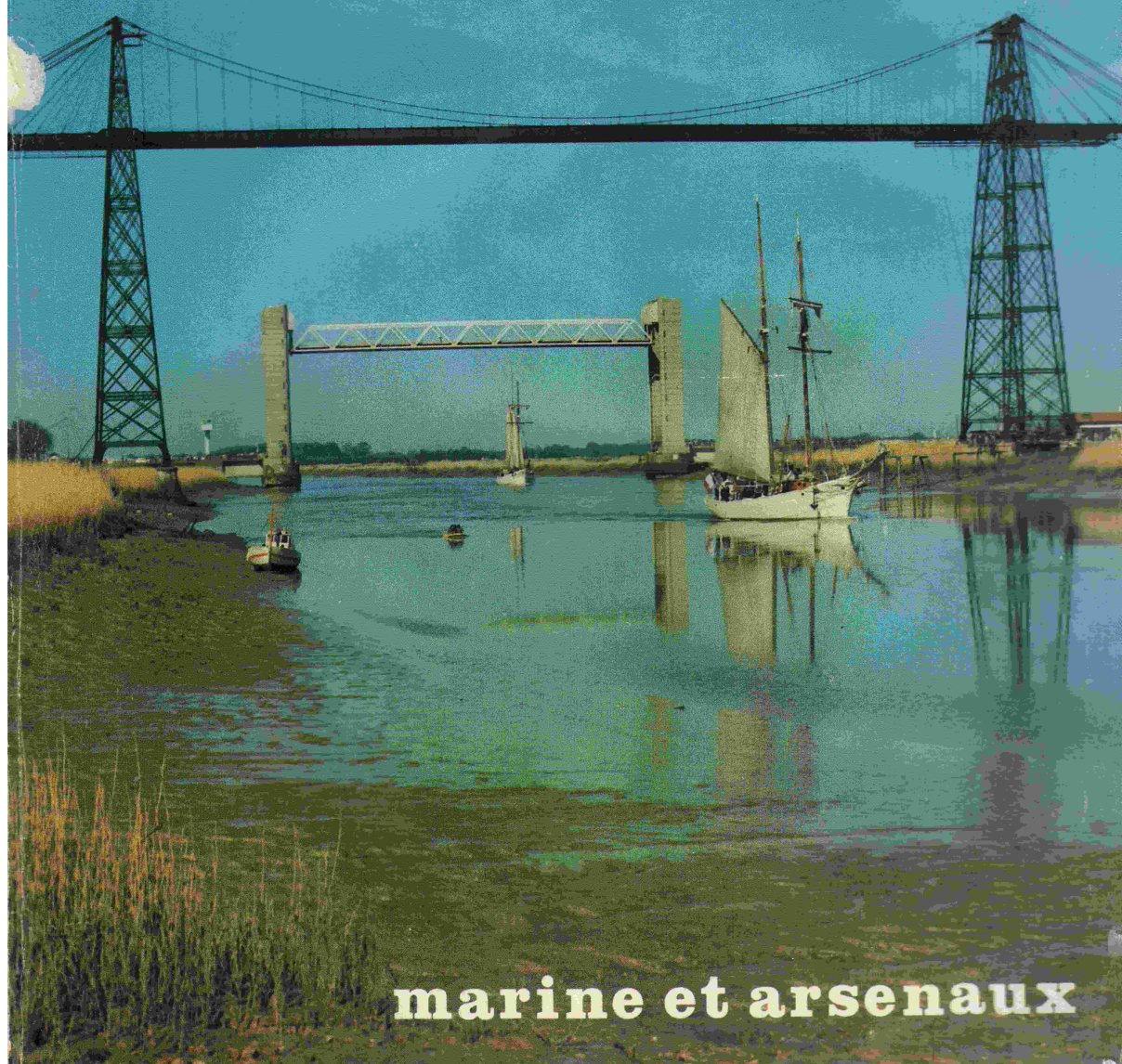


COLOS BLEUS

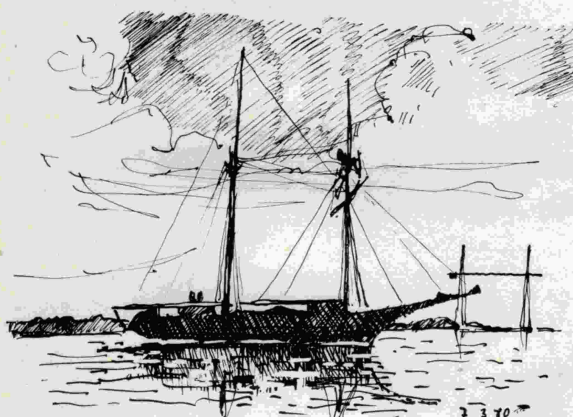
n° 1610 du 19 avril 1980 - 4 F 60



marine et arsenaux

A propos d'une escale

Texte et illustrations
de Henri Plisson
peintre de la Marine



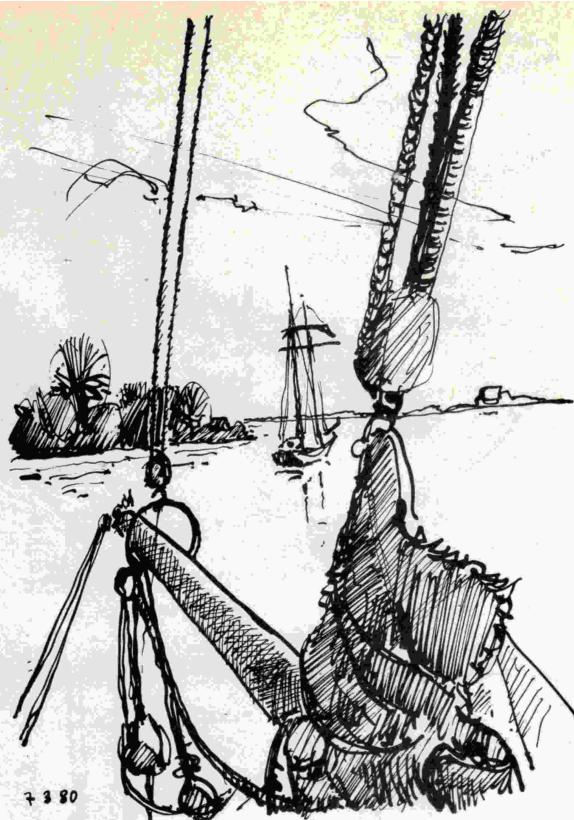
La Belle Poule près du pont transbordeur.

LE peintre de la Marine Albert Brenet expliquait voici quelque temps dans « Cols Bleus » l'art et la manière de dessiner des bateaux : « Il faut bien regarder ; regarder et voir, ce n'est pas la même chose », j'eusse préféré « observer » à « regarder », pourtant déjà voir n'est pas si facile, jugez-en !

Je suis en mission à Rochefort à l'occasion des fêtes commémorant le bicentenaire du départ de La Fayette de ce port vers les Amériques,

et les deux goélettes la *Belle Poule* et l'*Etoile* ainsi que le côtre *Mutin* sont venus de Brest ; ils doivent remonter la Charente toutes voiles dehors. Spectacle magnifique s'il en est. Je dois embarquer à 5 heures du matin en rade d'Aix à bord du *Mutin* ; j'aurai donc le loisir de bien « regarder ».

Jeudi 6 mars, temps excrable, vent grand frais, mer agitée, toute la nuit le vent a soufflé dur, la pluie n'a pas cessé de tambouriner sur les vitres de ma fenêtre.



Vendredi 7. Il est 5 heures ; j'attends la voiture qui m'emmènera à Fouras ; il pleuvote mais il y a un espoir, ce sont maintenant des trains de nuages qui défilent devant une lune presque pleine ; la météo pessimiste hier pourrait bien s'être trompée.

De Fouras, on voit de loin les lumières des trois voiliers danser dans la rade d'Aix. Mauvaise nouvelle, la pilotine est en panne et sera remplacée par un bateau à fond plat, le pilote grogne : « Vous n'arriverez pas à embarquer ». Nous sommes quatre avec le pilote, un aspirant et deux journalistes d'Angoulême se rendant sur la *Belle Poule* ; devant notre mutisme le pilote se résigne enfin : « A vos risques et périls » dit-il. En fait nous ne disons rien car nous sommes glacés par ce vent violent ; nous avons attendu sans abri le pilote pendant trois quarts d'heure et nous sommes bien décidés à partir.

Notre bateau à fond plat danse comme un bouchon ; vent arrière, donc à peu près sans gouvernail, entassés dans la cabine, nous sommes ballottés. Le bateau ne re-

montant pas à la vague tourne à son gré, part en dérapage et, soulevé par une lame, retombe à plat brutalement dans une gerbe d'embruns qui nous asperge. Pourtant, grâce à l'habileté du patron, nous arrivons assez vite. Une longue lueur rose détache l'horizon, la lune bien dégagée argente les vagues et irise les embruns ; les canards passent au ras de l'eau et, dans le ciel là-haut, les ombres chinoises d'un vol d'oies sauvages passent devant le disque blanc.

Notre bateau n'a pas de défenses et nous abordons la goélette par l'avant ; le choc est brutal ; le pilote monte à bord en voltige, cramponné aux haubans.

Restés sur notre esquif la prudence veut que nous suivions bien sagement les goélettes afin d'embarquer plus tard en sécurité dans les eaux calmes de la rivière. L'aube pointe à peine au-dessus des marais ; pour moi il n'y a encore rien à dessiner, encore moins à photographier.

Le jour se lève, moins beau que je l'aurais espéré ; mais le soleil émerge, rose tendre

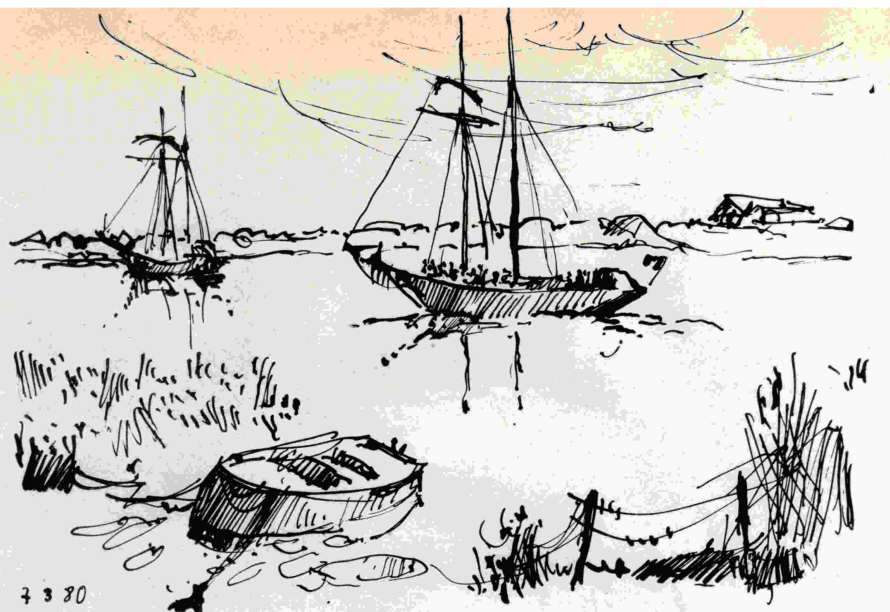
dans une robe en dentelle de nuages filiformes verts et bleus ; les derniers canards plongent dans les roseaux, la lente remontée commence.

« Regardez » dit Brenet — Voire ! Les deux rives sont basses, des marais où rien n'accroche, la ligne d'arbres est lointaine et donc peu visible ; il n'est pas question d'utiliser comme fond le beau graphisme des branches dénudées.

Non que le marais soit sans intérêt ; au contraire, s'il est le sujet principal on y trouve une atmosphère et une lumière qui lui sont propres ; la végétation par masses avec les reflets dans les trous d'eau, si l'on sait bien regarder, offre nombre de thèmes magnifiques.

J'avais espéré me trouver au centre du convoi afin d'observer une goélette vue de l'arrière, et l'autre de l'avant. Mais les deux voiliers défilent si loin devant que, dans les méandres de la rivière, il m'arrive de n'en voir qu'un et même de les perdre de vue ; et j'enrage, car, avec ce vent très fort, elles n'ont pas un pouce de toile ; les gréements sont beaux, certes, mais cela n'accroche pas l'œil comme des voiles bien gonflées.

Je dessine quand et comme je peux, c'est-à-dire que j'observe et, quand quelque chose me plaît, j'esquisse rapidement ; je construis mon dessin et, pour les détails, je



Vue des rives de la Charente.

A bord du Mutin.



Les goélettes remontant la Charente.



reviens à mes goélettes dès que je le peux.

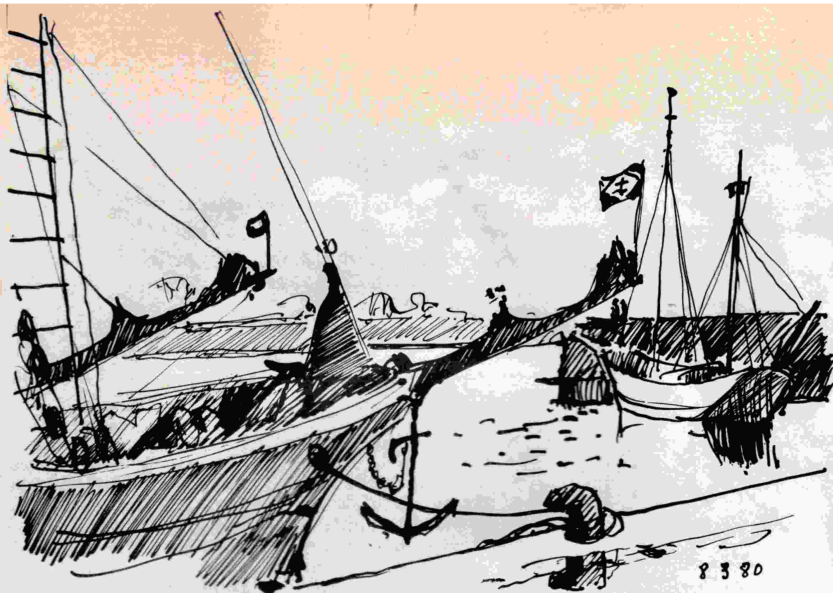
Nous stoppons entre Soubise et Martrou ; les voiliers vont attendre la marée basse pour passer sous le nouveau pont dont le tablier de béton s'élève entre deux piliers verticaux, blocs massifs qui n'ont pas la grâce aérienne du pont transbordeur voisin.

Deux sympathiques gendarmes viennent nous chercher en zodiac. Je me rends sur le nouveau pont ; il n'y a pas grand chose à voir ; le vent cisaille le visage et les mains et tenir son papier est difficile ; toutefois, l'imagination aidant, je parviens à ébaucher un dessin.

Hier, le contre-amiral Despretz m'a prêté un blouson fourré et m'a aussi proposé des bottes qu'hélas, j'ai refusées.

Les goélettes et le côtre ne sont pas mouillés, tirant des bords en attendant de pouvoir repartir ; je cherche un endroit pour dessiner. La Charente est bordée d'une rangée dense de longs roseaux ; il est difficile de voir le fleuve, et, derrière les roseaux, commence le marais ; les « hautes » terres avec des arbres sont très en arrière.

Je longe la rive droite de la Charente ou du moins j'essaie, car là commence le marais. De loin, c'est une prairie avec un aspect verdoyant, débonnaire et rassurant ; c'est en fait de l'eau avec des touffes d'herbes clairsemées.



Les goëlettes à quai.

Je mets le pied sur une touffe puis sur une autre et je m'enfonce. Ah ! les bottes que m'avait proposées l'amiral !... D'un seul coup, la vase dépasse la tige de mes chaussures dites imperméables ; l'eau est glaciale. Je fais demi-tour précipitamment. Sorti de ce mauvais piège je suis obligé de me déchausser pour vider toute cette eau boueuse.

J'essaie maintenant la rive gauche et je trouve enfin une étroite bande de terre plus ferme.

De temps en temps un trou étroit dans les roseaux, un emplacement de pêcheur, de là on aperçoit une goëlette, au mieux deux mais alors incomplètes, et, comme elles se déplacent, le temps est compté pour dessiner ; mes croquis sont vraiment sommaires. Après quelques exercices d'acrobatie dans les barbelés qui délimitent les propriétés, je parviens au fond de la prairie. Un ruisseau creux et bourbeux barre la rive ; j'y trouve une cabane de pêcheur au carrelet en surplomb. Hélas, elle est fermée ; la planche d'accès étroite, secouée par le vent, à trois mètres au-dessus de la vase gluante, ne m'inspire qu'une confiance limitée, mais de là il y a une excellente vue sur les bateaux ; on les « voit » même quelquefois tous les trois. Le temps est beau et si je n'avais pas les pieds glacés et sans ce satané vent, ce serait le paradis. Ah si j'avais les bottes de l'amiral !... Je dessine sans arrêt pendant quatre heures,

mais le froid me paralyse et la faim se fait durement sentir. Je reviens plus tard, avec des chaussures sèches pour « voir » passer les goëlettes sous le pont mais je ne trouve pas d'endroit pour m'installer, le vent souffle toujours par rafales rageuses ; de nombreux badauds se sont massés sous le pont transbordeur pour admirer les voiliers. Afin d'empêcher ma casquette de s'envoler, je dépose mon carnet à dessin sur le sol, fatale erreur — marin d'eau douce qui crache contre le vent — un grand souffle emporte mes dessins dans l'eau noire et si boueuse qu'ils disparaissent à tout jamais.

Tant pis ! Les voiliers sont encore à quai pour deux jours — j'ai refait d'autres dessins.

